

A stylized illustration of a lighthouse with a red and white striped body, a red lantern room, and a small window. It sits on a green grassy cliff overlooking a blue sea under a clear blue sky.

LA ROCHE QUI PLEURE

HISTOIRE D'IL,
HISTOIRES D'ÎLES

BERNARD CAYEUX

• *Roman* •

Bernard Cayeux

La roche qui pleure

Histoire d'Il, histoires d'îles

© Bernard Cayeux, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0788-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Aux îlien.ne.s

« C'est quoi une vie d'homme ? C'est le combat de l'ombre et de la lumière...
C'est une lutte entre l'espoir et le désespoir, entre la lucidité et la ferveur... Je
suis du côté de l'espérance, mais d'une espérance conquise, lucide, hors de toute
naïveté. »

Aimé Césaire

NAUFRAGE

« Les voiliers, c'est l'espérance, c'est l'écume, la liberté, et c'est la tempête
aussi. »

Nâzim Hikmet

Le vent siffle aux mâts, du moins ceux encore debout ; l'artimon est sectionné. Toutes les voiles au-dessus des hunes ont été affalées, les lambeaux de la misaine et de la grand-voile claquent dans la nuit tandis que les déferlantes crépitent de partout. Le vaisseau soumis à une danse de Saint-Guy. Le second, à la barre, n'a plus le contrôle, le capitaine hurle en vain.

Ceux qui sont sur le pont ont déjà des allures d'âmes errantes, glissant çà et là, pourtant sans la moindre panique ni résistance, sans le moindre cri. Sombres silhouettes indéfinies, se fondant au ciel noir et à ses pourtours bleu nuit. Leurs visages enfouis dans les épaules se résument à des fiches dénuées d'expression.

À chaque houle, le navire est inéluctablement poussé vers le récif. Énormes, les vagues soulèvent sans effort le bateau et son équipage pour le rapprocher davantage du point de rupture. En contraste avec la violence des éléments, l'avancée vers l'irréversible se poursuit dans un calme froid, sourd, sournois.

Au creux du vacarme, un silence interne au sein duquel tout est étonnamment paisible. Tout ce qui est dans son axe de vision semble être sous une chape de calme, divinement sombre, insonore, tandis que tout aux abords hurle, grince ou gémit. Nul ne semble savoir ce que sera l'après. C'est le moment pour lui de fermer les yeux, sans doute à jamais... S'en va-t-il de l'autre côté ?

De l'autre côté, le bateau y arrive. Impassible aux eaux en chamaille, il passe au-dessus des récifs, sans la moindre secousse. Plus que lui à bord. Tels des papillons de nuit attirés par la lumière, les silhouettes glissent en silence vers une île. Une île qui pourtant n'apaise ni ne protège ; une île chamboulée, écorchée, retournée de toutes parts, meurtrie.

Il est là, il observe, cherche à agir, à atteindre l'île. Ses efforts sont vains. Les jambes empêtrées, à bout de force, il appelle... Nul ne l'entend, aucune silhouette ne se retourne.

ÉVEIL

« Et dans la tempête et le bruit
la clarté reparaît grandie... »

Victor Hugo

Bousculé hors de son sommeil, il fut un moment réconforté de constater qu'il n'était pas victime de ce naufrage. Et, pourtant, ce coup sourd qui avait désintégré son vaisseau onirique, il lui semblait l'avoir vraiment enten... Bouf ! Cette fois, c'était bien réel. Il l'avait entendu si fort qu'il lui valut un sursaut. Et un autre ! Les murs vibraient, il pouvait le ressentir, et il percevait l'embrun qui giclait des fissures. C'est à cette troisième reprise qu'il saisit que les lames s'abattaient sur la tour, sans doute jusqu'à très haut. N'étant que partiellement éveillé, il crut voir la grande faucheuse à capuche lui passer devant, comme pour l'attendre au prochain virage. Un coup de torche : l'eau ruisselait le long du mur dépoli et dégoulinait des vieilles pierres taillées encastrées dans le mur, qui formaient l'escalier concentrique. Comme dans son cauchemar où il était là, dispos et en vie, mais pétri de peur et d'anxiété, il était en alerte, mais transi. Curiosité et panique se superposaient. Il s'attendait à pénétrer le néant à tout instant et évitait de fermer les yeux de peur de partir, à jamais, là-bas, de l'autre côté. Sortant du lit pour constater la façon dont se défendait la bâtisse, il crevait d'envie d'aller aussi voir dehors. Il opta pour un café.

Incapable de contrôler ses gestes tremblants, il en mit partout. Il renonça à manger ; son cœur battant trop fort, trop vite. La situation était trop inédite.

Debout sous les vingt-six mètres de tour du phare, son mètre soixante-dix était dérisoire ; comme devait l'être la tour au cœur de l'intempérie. Sa silhouette fluette, son petit nez et son menton pointu faisaient de lui un personnage dont on

ne se souvient pas ; un parfait monsieur-tout-le-monde. Pas forcément laid, il avait si peu d'allure, de prestance, qu'il était de ceux qu'on oublie vite. Même quand il se mettait à parler, on ne l'entendait pas. Il dut vivre avec cette condition toute son existence, à supporter ces regards que la société ne lui portait pas. Ce mal-être était une partie de l'explication de sa présence ici.

Contrairement à la majorité des phares, celui-ci n'avait pas été placé sur la partie culminante de l'île, mais juste à côté. L'élévation n'y était que de quelques mètres à peine, ce qui avait nécessité la surélévation du bâtiment d'environ un mètre, pour parer aux marées de tempêtes. À la tour légèrement conique étaient rattachées, au niveau du sol, deux alcôves rectangulaires aux toits pentus. Il avait fait de la plus grande sa chambre, sans doute comme tous les gardiens avant lui. Il aimait le volume tout simple du haut toit et sa charpente rustique. Il aimait aussi la vue sur la moitié de l'île que lui procurait la porte, qu'il pouvait laisser ouverte durant les nuits d'été.

Plus que tout, il aimait la fraîcheur que la pièce maintenait longtemps après l'aurore, assombrie par l'absence de fenêtres après qu'elles avaient été condamnées et dont on distinguait toujours les contours dans la maçonnerie. En revanche, durant les soirées estivales, après les quelques heures d'exposition directe au soleil couchant, c'était une autre paire de manches. Si les portes restées ouvertes et les meurtrières ne suffisaient pas à atténuer la chaleur humide, il pouvait ouvrir quelques-unes des fenêtres du phare tout en haut, et ainsi permettre la circulation d'air.

Mais ce matin, sa sueur n'était pas seulement due à cet étrange cauchemar. Le cyclone Alberta, le premier nommé de la saison 2018-2019, faisait rage. Il avait dû tout fermer, barricader, ce qui empêchait plus la lumière que l'embrun de pénétrer à l'intérieur. L'eau suintait de toutes parts et tout, absolument tout, était recouvert d'une pellicule gluante et salée. Il avait bien fait de ranger l'électronique dans le buffet.

Avec plus d'empressement que d'ordinaire, il se mit à consulter les instruments météo qu'il avait lui-même installés en arrivant ; c'était d'ailleurs

une de ses missions quotidiennes. 100 % d'humidité, pression atmosphérique de 965 hectopascals, le plus bas de tous ses pointages depuis son arrivée et... la plus forte rafale : 190 km/h. Rien que ça ! Il vérifia aussi la charge des batteries ; elles tiendraient la journée sans problème, mais pas beaucoup plus. Il agissait en bon marin à bord de son vaisseau pétrifié.

Crispé par le bruit de la pluie percutant à l'horizontale les vitres qui entouraient le phare, il leva les yeux. Grâce à la faible lueur de cette aube bruineuse, il put constater qu'elles tenaient bon. Pour combien de temps encore ? Il les entendait déjà voler en éclats, il attendait le moment.

Tasse en main, torche au front, il osait chaque pas avec hésitation, de peur de déclencher la vibration de trop. Posant la main contre le mur, il ressentit des vibrations quasi constantes. Faisant de même avec la porte, il constatait qu'elle se courbait sous la pression de l'air infiltré à travers les murs, qu'elle laissait ressortir dans un sifflement lugubre. Nouveau coup de chaud, de moiteur. L'épais mur qui l'entourait n'était plus protecteur, mais oppressant, menaçant de se jeter sur lui pour l'ensevelir. Il se voyait mourir.

Il devait avoir neuf ans, lors d'un voyage à l'île Maurice avec ses parents, lorsqu'il vécut pour la première fois un cyclone. Il avait d'ailleurs presque oublié cette expérience pourtant traumatisante d'une nuit de veille, de peur et d'impuissance. De déception aussi, devant des parents qui n'avaient réussi qu'à lui enlever la griserie que lui avaient procurée le risque et le danger, sans pour autant arriver à le rassurer. Une nuit interminable, la tête sous l'oreiller pour ne plus entendre le bruit cinglant de la pluie et des débris végétaux sur la tôle. Il se rappelait la quasi-destruction du bâtiment principal de l'hôtel, du mobilier en vrac, et de l'inconfort des jours et des nuits qui suivirent, jusqu'à ce que le trafic aérien puisse être rétabli.

Mais aujourd'hui, il n'avait que lui sur qui compter. Pas sûr que ça le rassurait davantage, mais il avait le droit d'être curieux, de trouver la situation excitante, d'aimer le danger, d'en tirer parti, d'en rire ou d'en pleurer. Il était seul maître à bord.